

Version écrite des témoignages des petits enfants

Lorsque je ferme les yeux et que je m'efforce à rassembler les couleurs, les images, les odeurs et le peu de paroles qui me rattachent encore à toi, je pense naturellement à cette année 2007. Rude période pour moi, ma première année à Paris, année studieuse, au fond pas très épanouissante. Pourtant, cette année là fut aussi celle de notre rencontre et surtout de notre complicité. Je me souviens Marie-Madeleine parfaitement de notre promenade quotidienne, appuyée à mon bras, du marché le samedi matin, de ta manière de lever les yeux au ciel à chaque fois que la fromagère affirmait que je te ressemblais, de la séance de cinéma le dimanche matin à 11 heures et de l'étrange culpabilité que j'éprouvais lorsque je devais te quitter. J'appréciais dormir chez toi surtout en fin de semaine, me rendre à pied le matin à la bibliothèque et rentrer le soir rue de Rivoli. Je me souviens du contentement que tu avais à pouvoir m'interroger en allemand, toi seule d'ailleurs en étais capable. Marie-Made, tu le sais, ta présence cette année là fut pour moi un immense réconfort. Nous parlions peu, mais nous nous soutenions, et j'aime à croire que nous nous comprenions. Ta petite fille qui t'aime et te dit « merci ».

Delphine

Il faut prendre son temps, prends le temps d'écouter, prends le temps d'y croire

Mehdi

Marie-Madeleine, Marie-Made comme on l'appelait, m'est toujours apparue comme une grand-mère soucieuse de notre bien être à nous ses petits-enfants, de par un souci d'équité – on peut prendre en exemple le voyage des 11 ans – et de par les petites attentions qu'on ne remarque pas toujours tout de suite, mais qui sont là quand même. C'est-à-dire qu'elle connaissait parfaitement les goûts et les couleurs de chacun d'entre nous, préparait les plats qu'on aimait – donc tout le monde sait que moi c'était l'omelette aux patates et que ça l'est toujours –, et choisissait ses cadeaux en conséquence. Moi, un peu avant Noël, j'ai eu droit à un calendrier de l'Avant un peu particulier. Elle avait confectionné, à partir d'un long tube de tissu, toute une grappe de poches séparées par des nœuds. Et chaque jour je défaisais un nœud et j'avais droit à une petite voiture. Il faut savoir qu'à l'époque j'affectionnais particulièrement les petites voitures, ce qui finalement s'est avéré n'être annonciateur de rien du tout puisque je n'ai toujours pas le permis qu'elle a plus tard essayé de me faire passer. Donc voilà, je garde le souvenir d'une grand-mère particulièrement attentionnée, à qui je dirais « désolé pour le permis et merci pour tout le reste ».

Emilien

Je ne devais pas avoir plus de 12 ans lorsque Marie-Madeleine m'amena voir l'exposition Reiser à Beaubourg. Je me souviens encore très bien qu'elle riait aux éclats face à ce dessin qui portait la légende : « dans cette couille se cache peut-être un petit Mozart ». Elle me dit alors « c'est encore tellement d'actualité ! ». J'étais trop jeune pour comprendre et voir autre chose qu'un type dont une couille dépassait d'un slip, mais j'étais fier de ma grand-mère qui n'avait pas froid aux yeux. Il me semblait que ce n'était pas n'importe quelle grand-mère qui vous emmenait dans des musées pour rire devant des dessins de couilles. Je me souviens très bien les dimanches après-midi que je passais à dessiner sur l'épaisse table de bois de son salon, je me souviens de la lumière du soleil sur la table, de l'agréable odeur de vernis de celle-ci et d'un poster de La Tour sur le mur qui me fascinait. Je me rappelle ma fierté lorsque je retrouvais la semaine suivante mes dessins affichés dans l'entrée de la cuisine. Marie-Madeleine correspondait à l'image que je me fais de la grand-mère parfaite. Chez elle, je pouvais tout faire de ce qui m'était interdit chez mes parents et je ne m'en privais pas : aller au Mac Do, regarder la télé... Les week-ends de mon enfance passés chez elle étaient des bulles idylliques et tranquilles, de parfaits moments de quiétude où rien ne me contrariait. Je me rappelle l'aventure épique que c'était de gravir les escaliers qui menaient à la mezzanine, mezzanine qui devenait tour à tour caverne ou radeau amarré par ses immenses poutres où juchaient des éléphants de paille et où Marie-Madeleine venait m'approvisionner en grenadine même après que je me sois brossé les dents car, comme je l'ai déjà dit, elle était la grand-mère parfaite.

Antoine

Moi, je me rappelle d'une fois à Louchats il y a quelques années où tu avais absolument demandé à Cédric de prendre la voiture pour essayer de reconduire. Cela n'a pas marché, je dois dire que ça n'a pas beaucoup marché, ça a duré quelques secondes. Je pense que c'était toujours cette volonté d'indépendance, de ne pas être à la charge des gens, de vouloir se déplacer toute seule.

Vincent

Moi, on m'a toujours dit que ma grand-mère elle était engagée, très féministe et très politique. Alors bien sûr, je ne l'ai jamais connue comme ça, mais ça m'a toujours été évident. Tous ces voyages qu'elle faisait avec nous : je suis parti en Grèce avec elle, elle avait 74 ans. Une grand-mère active, c'est forcément le signe d'une longue vie, bien remplie. C'est marrant, il y a tellement de petits souvenirs qui reviennent que je pensais avoir totalement oubliés, tellement d'objets ou de goûts qui me ramèneront toujours à ce 80, rue de Rivoli, ce bon vieux fromage blanc compote... Merci pour ce que tu m'as donné, ce que tu me donneras toujours, merci d'avoir été cette grand-mère là.

Mehdi

Chère Marie-Madeleine : c'est comme ça que je commençais toutes mes lettres, des années de correspondance régulière, d'abord par courrier postal avant que n'arrivent les mails. Pas grand-mère, mamie, surtout pas, ça fait vieux tu dis. Tu as suivi toute ma vie comme ça de loin et par écrit, moi, ta petite fille des colonies. Puis de plus près pendant mes années parisiennes, tu me fais mes jus d'orange, on se fait des bons repas le dimanche midi, j'arrive en rollers avec mon gros sac de linge sale. Tu écoutes mes histoires, tu connais la vie de tous les copains copines. Même quand je quitte Paris, il y aura toujours la rue de Rivoli, c'est le repère. Depuis Toulon, depuis Madrid, je reviens pour les week-ends parisiens. On se fait nos balades du dimanche, nos petits repas du midi. Je trouve que j'ai eu la chance d'avoir une grand-mère jeune et je te dis finalement au revoir à mes 30 ans, gros bisous ma grand-mère chérie, ta grande petite fille.

Elsa

Je me souviens de ce trajet dans le train Bordeaux-Paris, on rentrait de Louchats, je te raccompagnais rue de Rivoli car tu ne te sentais plus en sécurité toute seule. Nous discutons de choses et d'autres, de ton passé probablement, sur lequel j'aimais t'interroger. Je ne sais comment, nous en sommes arrivées à parler de ta vieillesse, mais je me rappelle très précisément cette phrase que tu as prononcée : « je ne veux pas être à la charge des autres ». Ce à quoi j'avais répondu : « tu t'es toujours très bien occupée de moi, je peux bien prendre un peu soin de toi ». Tu m'avais vu naître, grandir, m'épanouir, je te verrais vieillir, rapetisser, t'affaiblir. Tu connaissais mon goût prononcé pour le fromage et j'étais sûre de trouver un camembert dans le frigo au cours de mes séjours parisiens ; je t'achetais à l'occasion une part de flan chez Julien, la boulangerie rue Saint Martin, que tu dévorais jusqu'à la dernière miette. Tu m'avais permis d'obtenir mon premier téléphone portable en prenant en charge mon forfait ; je te révélais les mystères informatiques assise à tes côtés, face à ton Mackintosh verre transparent qui te donnait bien du fil à retordre, même si les mails étaient dorénavant sous contrôle. Tu m'avais initiée à la presse en m'offrant pour mon anniversaire un abonnement à J'aime Lire d'abord, puis Okapi et Courrier International enfin, auquel je suis toujours fidèle ; je te lisais les critiques de ciné Télérama pour choisir notre film de la séance du matin au MK2 Beaubourg. Tu ne comprenais pas vraiment pourquoi j'avais besoin d'un énième pantalon étant donné que j'en possédais au moins deux mais, face à mon engouement, tu finissais toujours par céder ; je ne manquais pas de t'aider pour le brushing et de m'attaquer, armée d'une pince à épiler, aux poils sur ton visage. Tu m'accompagnais jusque dans mon lit quand tu me gardais à Louchats et me racontais une histoire avant de m'endormir ; je te soulevais les jambes pour te coucher, te plaçais délicatement les trois oreillers sous la tête, te retirais ton dentier et allumais la veilleuse avant de te quitter. Ces échanges, cette complicité qui nous a accompagnées ces dernières années, je ne l'oublierai jamais. Ta petite fille qui t'aime.

Chloé